

A Mersin, dernier port des Syriens.

LA STAMPA *Entre évasions désespérées et new business*

Par Domenico Quirico, dans le quotidien La Stampa

Dans la ville côtière turque des milliers de migrants prêts à embarquer pour l'Europe. Beaucoup sont issus des classes moyennes et ont fui la guerre. Mais il y a ceux qui ont investi ici : « Les rebelles ? Vive Assad »



Les Syriens regardent attentivement le bateau tout illuminé ancré loin des quais, face à Mersin. Ils vivent en Turquie depuis un certain temps, mais ils ne sont pas encore habitués aux lumières insouciantes de la ville. Dans le pays d'où ils viennent, les villes, la nuit, depuis quatre ans sont noires comme des mines de charbon et une lumière dans l'obscurité est plus dangereuse que la peste au Moyen-Age. Ils se rappellent les bombes, les snippers, les hélicoptères, les avions.

Sur le navire, on voit des phares allumés et des marins occupés. Une grue soulève des caisses et des paquets si tranquillement qu'ils semblent ne rien peser. Le navire se prépare pour le voyage comme si c'était une arche aux temps du déluge. En fait, c'est une arche. Beaucoup des navires qui quittent ces eaux, depuis trois mois, sont des arches. Le mont Ararat est l'Europe et les eaux du déluge montent jour après jour. Depuis longtemps elles ont inondé la Syrie et se sont étendues à l'Irak. Homs, Alep, Raqqa, Mossoul sont déjà submergées, d'autres villes sont exposées aux ondes fétides, le Liban

n'est plus sûr. La côte turque est le dernier refuge des fuyitifs pour qui la vie compte maintenant plus que la patrie, les biens et les habitudes abandonnés. Qui vient ici et n'a pas d'argent est perdu, contraint de se saigner à mort dans l'enchevêtrement des visas d'entrée des pays européens : deux, trois ans pour devenir un réfugié. Et la bureaucratie, la solitude, la terre étrangère, l'horrible indifférence générale et la suspicion face au sort de l'individu. Des moments où l'homme n'est rien, un visa est tout.

A Mersin il n'est pas difficile de rencontrer des Syriens, sont au moins cinquante mille : « Si vous voyez des enfants qui mendient, vous ne pouvez pas vous tromper, ils sont Syriens ... ». Le jeune homme que je ai rencontré, assis sur un banc sur le port scrutant la mer et les bateaux est trop âgé pour mendier, est l'un des rares qui a renoncé à la méfiance face à mes questions. Peut-être parce que je lui ai parlé d'Alep, sa ville, aujourd'hui détruite. Ou peut-être est-il tellement désespéré que même la peur du fuyitif est désormais pour lui sans valeur.

La fillette qui ne parle plus

Une odeur de pain chaud, venant d'un restaurant, semble constituer pour elle tout le confort du monde. Il m'a parlé de sa petite fille, ils ont fui lorsque leur épicerie a explosé et sont arrivés en Turquie. Ici, personne ne les menace, mais la petite fille, autrefois vive, gaie, est alors devenue silencieuse. Son engourdissement est un barrage inflexible contre lequel viennent s'écraser tous les efforts des parents dans leurs tentatives affectueuses de la rendre à la vie. Des semaines entières sans qu'ils réussissent à lui arracher ni un oui ni un non. Son petit visage toujours triste, fronçant les sourcils, la bouche fermée par le désespoir. « Elle se meurt, je vois qu'elle se meurt, si je ne réussis pas à la faire parler, pour évacuer un peu de l'anxiété qu'elle renferme, je ne parviendrai pas à la sauver ». Mais aucun acte de tendresse, aucune imploration ne fonctionne.

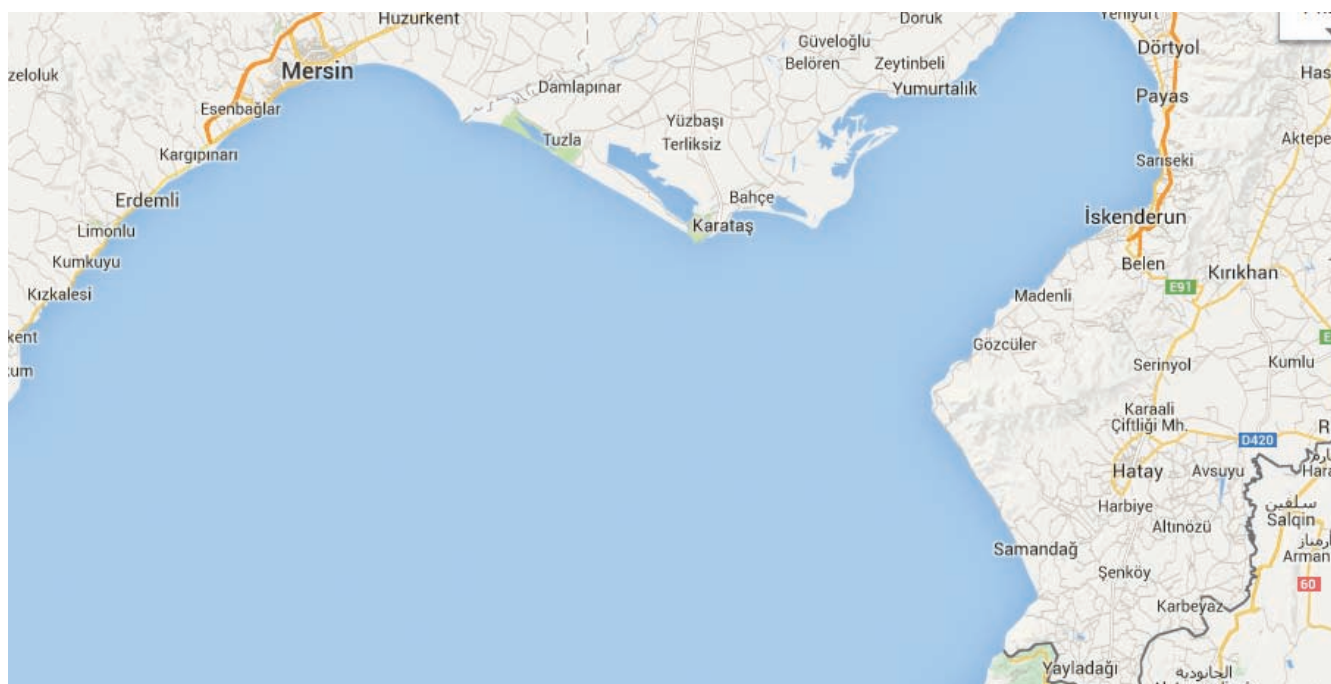
« Il faudrait vivre comme si jamais plus nous ne pourrions retourner d'où nous venons ». « Pour moi, ce n'est pas difficile - me répond-il amer - J'ai beaucoup de rêves, ce que je n'ai pas c'est l'argent pour embarquer sur un bateau comme ça. Nous allons rester ici jusqu'à ce que la Turquie se fatigue à renouveler nos permis de résidents temporaires et nous jettera dehors, derrière la frontière, là où nous attendent les sbires de Bachar ou les bourreaux du calife ». Je suis venu à Mersin en suivant, à contre-sens, le sillage des cargos qui emmènent en Italie les réfugiés syriens, non plus les embarcations de Lampedusa, mais de gros navires avec leurs cales pleines de milliers d'êtres humains qui paient six mille, sept mille dollars par voyage. La grande fuite de la bourgeoisie qui a renoncé à l'espoir d'une fin de la guerre, et qui,

LA STAMPA

A Mersin, dernier port des syriens.

Parmi évasions désespérées et new business

Par Domenico Quirico, dans le quotidien La Stampa



selon les on-dit, réserve maintenant son voyage sur Internet ... Je suis à Mersin : là où les rues n'ont pas de noms, mais des numéros et où les gens en signe de respect saluent encore en mettant le dos de la main sur leur front. Je vais au port, il est écrit que c'est d'ici que part le nouvel exode. Les mâts innombrables des navires cachent la mer, on ne sent pas la mer ni le vent, mais le carburant, les traces de pétrole à la surface de l'eau. Navires marchands, bateaux, radeaux, passerelles, grues géantes sont encastrés si étroitement qu'il semble possible de marcher autour du port sans se mouiller les pieds. Les navires semblent pris dans la chaussée et empêtrés au milieu des immeubles.

Thé et démentis officiels

Le port est entouré de hauts murs. Gardes de sécurité, policiers et soldats le contrôlent et patrouillent comme dans une forteresse. Derya, officier blonde, propose dans ses luxueux bureaux du thé et des démentis catégoriques : « *Nous avons lu avec surprise ce que vous écrivez en Europe sur les embarquements de*

Syriens qui partiraient d'ici. Nous sommes l'un des principaux ports turcs, navires de marchandises, hommes, tout est enregistré et contrôlé ... Il est impossible d'embarquer des milliers de clandestins, les mutations de propriété des navires achetés pour le transport de voyageurs sont des actes publics, vous pensez que les armateurs turcs prendraient ce risque? Si le navire coule et que des gens meurent cela va immédiatement retomber sur eux ».

Un des responsable de la brigade anti-criminalité a un ton moins sympathique, il s'emporte si vous lui parlez d'une nouvelle voie d'émigration, « *Pourquoi donc venez-vous à Mersin? Allez demander aux Grecs qui laissent passer sous leur nez les navires irréguliers et font semblant de ne rien voir. Rien que le mois dernier nous nous avons arrêté 750 immigrés clandestins. Nous on est en règle, nous faisons notre devoir ».* Je remonte vers les rumeurs et les fourmillements de la ville. « *Allez parler aux pêcheurs, eux ils savent tout ».* Dans un café près de la jetée, au milieu du vacarme des conversations, tous regardent l'étranger trop curieux. Le batelier est vieux, ses bras ballants

comme des nageoires lui pendent de ses épaules voûtées et tordues, ses yeux sont petits avec ce voile blanc que l'âge étend sur le regard des hommes. Mais la voix est restée jeune et virile. Il n'est pas de Mersin, il est venu du nord pour la saison hivernale de la pêche. Il raconte des histoires de personnes qui le soir venu attendent sur la côte des petits bateaux, comme le sien, pour se diriger vers les lumières des grands navires en attente au large : « *Nous transportons les Syriens, oui pour de l'argent, ils paient bien pour un travail tranquille. La pêche n'est pas toujours bonne et les coûts de carburant sont de plus en plus chers ».* Le ton se fait légèrement interrogatif, moqueur quand je parle des contrôles. Il me raconte l'histoire d'un pétrolier qui a vidé ses citernes, en plein jour, en bricolant un pipeline de fortune avec la jetée. D'une cale pleine de poulet destinés précisément aux Syriens repeints en rouge pour être vendus comme viande de bœuf au prix plus élevé. Ou de camions d'«aide» aux réfugiés syriens que personne n'a le droit d'ouvrir et partent vers la frontière. Certains agents des douanes qui ont essayé de les ouvrir ont été licenciés.

Contourner la bureaucratie

Les Syriens vivent dans le quartier de Mesitli: maisons flambant neuves et jardins bien soignés, les voitures dans les rues ont toutes les plaques blanches, celles du pays voisin. Au Buena Vista, sur le front de mer, de très jeunes filles avec la tête enveloppée dans des voiles de grandes marques fument chicha sous les yeux suspicieux d'une femme âgée qui nous scrute avec des regards de dragon. Un ami turc nous a accompagnés « par sécurité » : « Vous savez, ici, ils sont habitués à ne voir que des Syriens ... » . Le gestionnaire est turc, mais parle arabe. Il a été embauché comme prête-nom par le propriétaire du restaurant : « C'est la méthode habituelle depuis quatre ans, depuis qu'ils sont arrivés en grand nombre ». Une façon de contourner la bureaucratie turque monstrueuse. Dans ce quartier vivent des familles riches, qui ont investi de l'argent ici en achetant maisons, boutiques, entreprises commerciales, il y en a trois cents rien qu'à Mersin : « Nous ne voulons pas partir, nous vivons bien ici, pourquoi devrions-nous partir sur un cargo puant ? » .

Les bureaux du « Boss » sont derrière la nouvelle mosquée et le marché aux poissons. Aucun employé. Bureaux et chaises sont enveloppés dans du plastique: import-export et une foule d'activités : voitures, pistaches, huile, édition, construction et dattes. Massif, un peu moqueur, parle un turc guttural, mais son arabe est celui flûté d'Alep. « Je suis arrivé ici avec deux cent mille dollars, j'investis, mon père vit à Alep sans problème, j'aime Bachar, vive Bachar. Les rebelles? Ils pondent des enfants et ne veulent pas travailler ... » .

Business syrien

Il ne sait rien des navires, puis m'explique que les voyages des migrants sont un business aux mains des Syriens : « Les Turcs gardent les miettes. Ils ont ce qu'ils méritent, ce sont les gens corrompus sans honneur. Les réservations sur Internet ? Ce sont de petites escroqueries : ils expliquent qu'il ne faut pas envoyer de dollars, mais seulement quelques centaines de livres turques pour frais d'organisation. Alors, les gens ont mordu, ils ont ratissé un peu de monnaie locale et ont disparu ... c'est du menu fretin ». Les « clients » sont ceux qui ont vendu leurs maisons et leurs biens avant de partir. Les sunnites achètent à prix d'aubaine les actifs de ceux qui savent qu'ils ne pourront pas retourner à cette terre carbonisée par la haine, alaouites, chrétiens et autres minorités. Ou ceux qui craignent la dictature du calife. Un colossal changement de propriété qui laisse aux mains des fugitifs des sommes consistantes, mais destinées à être rapidement asséchées par les loyers, la nourriture, les dépenses en Turquie.

Alors, avec ce qui leur reste ils décident d'offrir au destin une dernière possibilité, le voyage par bateau.

La longue attente

« Vous recherchez les Syriens qui partent? Allez à l'hôtel Aydin ». Je monte vers le campus de l'université, ici aussi de nouveaux quartiers, des bâtiments qui semblent construits tous ensemble du soir au matin, en assemblant les morceaux issus d'une boîte. Le dépliant est écrit en arabe uniquement, comme si les clients turcs n'intéressaient pas. A la réception, un géant moustachu est suspicieux face à son premier client non syrien : je lui explique que je suis ici pour un séminaire en droit islamique à l'université. « Désolé,

tout est complet, pas une chambre de libre ! » Dans le hall des familles se rassemblent et entassent paniers et enfants comme pour le départ, dans leurs yeux seulement la volonté qui sert à maintenir en vie. « Nos clients partent à l'improviste, et par grands groupes, si vous avez de la patience, une place va se libérer ».

Voici un groupe qui s'en va, dans l'ombre du hall des voix des femmes, un arabe fluide et doux, à travers la pénombre on devine leurs profils, la soirée est pleine d'incertitudes. D'une chambre provient un long chant d'une voix haute et nasale, les Syriens sont soudainement enchantés. Ils sont étonnés de cette complainte. Pour les voir partir il suffit de s'éloigner de quelques dizaines de kilomètres le long de la côte, la zone de Tiktak Akkale, de petites villes touristiques se succèdent, sans clients ces mois-ci. Les minarets de petites mosquées blanches à la chaux ressemblent à des tuyaux de pipe vieux et cassés, les collines, couvertes de champs et de vergers, apparaissent l'une après l'autre, par moment les hauteurs semblent s'enfuir comme la course ondulante des vagues lointaines. C'est une succession de quais jetés dans la mer, vides, où attendent les barques des pêcheurs. Les navires arrivent de la Chypre turque et attendent. Leur cargaison humaine passe les dernières heures cachée dans les fourrés de pins.

Peut-être étaient-ils riches jadis, mais on voit bien qu'ici vivre nécessite un grand effort et que l'arbre de vie est âpre et haut, depuis quatre ans la raison du plus fort, du plus malin, le plus rapide, fait que chacun a arraché quelque chose qu'il emportera chez lui.

Source : article de Domenico Quirico paru LA STAMPA di Torino le 19 janvier 2015
www.lastampa.it
traduction de Daniel Valla